



# La tempête

(Marche ou rêve)

**A**VEC « Le songe d'une nuit d'été » et « Comme il vous plaira », « La tempête » appartient au théâtre féerique de William Shakespeare. L'ancien duc de Milan, Prospero, évincé du trône par son frère Antonio, a trouvé refuge dans une île magique avec sa fille Miranda – alors à peine âgée de 3 ans. Versé dans les sciences occultes, Prospero a soumis à son service les seuls habitants de l'île, Caliban, le fils monstrueux d'une sorcière, et Ariel, un esprit aérien.

Douze ans plus tard, Prospero a l'occasion de se venger. Il déclenche une tempête pour faire échouer sur l'île le vaisseau napolitain qui s'approche, ayant à son bord les conspirateurs qui ont causé sa chute : Antonio, Alonso, le roi de Naples et son frère Sébastien. Durant ces années, sa rancune s'est cependant estompée – quand les naufragés sont à sa merci, Prospero

hésite à les punir, s'ouvre à la compassion : « *La vertu est plus noble que la vengeance.* » Il se réconcilie avec son frère Antonio et accorde son pardon à son ennemi héréditaire, le roi de Naples. D'autant que le fils de ce dernier, Ferdinand, est tombé amoureux fou de sa Miranda.

Cette dernière pièce écrite par Shakespeare respire l'apaisement : l'on tourne le dos aux intrigues, aux trahisons, aux régressions de comptes, le pouvoir révèle sa vanité... Et l'amour a le dernier mot. Le coup de foudre des deux enfants est lumineux et aide à refermer les vieilles blessures de Prospero : « *Rien ne me rend plus heureux que ce que je viens de voir.* »

C'est superbement monté par une jeune troupe qui a su recréer l'atmosphère d'irréalité de ce texte où comique et poésie se mêlent. La mise en scène (Ned Grujic, Rafael Bianciotto) s'inscrit dans un cadre dépouillé aux

tons noir et argent, l'île étant symbolisée au sol par un rectangle lumineux. Le magicien Prospero y fait paraître des personnages, fantaisistes, grotesques, accompagnés d'un univers sonore créé par toutes sortes d'instruments baroques.

Les comédiens utilisent savamment des masques en bois et en latex, ce qui renforce l'étrangeté et la qualité de leur interprétation. Certains incarnant plusieurs rôles opposés avec beaucoup de justesse. Ainsi, Francis Ressor est tour à tour le cocasse et drôle Ferdinand, éperdu d'amour ; le distingué roi de Naples, un peu hautain ; et le truculent ivrogne Stephano, qui, ayant échappé du naufrage avec un tonneau, s'accroche à sa bouteille en claquant : « *Bon, bon, que le vin est bon !* »

Christophe Hardy (Prospero), muni de sa baguette magique, est un véritable chef d'orchestre

qui impose sa subtilité, sa force de conviction. Il rythme cérémonieusement les apparitions d'Ariel (qu'en principe lui seul peut voir) – esprit bienfaisant incarné par un virevoltant Rafael Bianciotto dans un halo de lumière. Quant à Caliban, Anne-Dominique Défontaines le traite avec force grimaces et acrobaties.

Enfin, mention spéciale à Charlotte Andrés, qui apporte à Miranda une naïveté, une fraîcheur étonnante. Très touchante quand son personnage découvre l'amour, puis s'écrie durant l'assombrissement des naufragés lors de sa première expérience avec le monde : « *Que l'humanité est belle !* »

Ce spectacle enthousiaste, qui sert si bien l'illusion et la fantaisie de la pièce, reste une bonne surprise.

**Jacques Vallet**

● Au Vingtième Théâtre, à Paris.